



SOCIÉTÉ ÉCOLOGIQUE
DU **POST-URBAIN**

Assises de la société écologique du post-urbain

Déménageons le territoire !

Vendredi 23 juin – Dimanche 25 juin à Vasles, Deux-Sèvres

Le vivant comme fondement des horizons post-urbains

Débat entre Raphaël Lhomme (Réseau des territorialistes) et Chris Younés (Ecole d'Architecture de Clermont-Ferrand)



Issue des captations vidéos de Fabian Lévêque

Comment la soustraction des individus à la domination des métropoles peut donner puissance nouvelle aux humains comme aux non-humains ? Comment penser de nouveau les espaces de rencontres ou de retrait avec le vivant, permettant l'appréhension d'une nouvelle sociabilité inter-espèce ? Dans quelle mesure la possibilité d'un monde vivant à venir implique le changement de nos rationalités, de nos technologies politiques, de nos habitats, de nos armatures de vie, à rebours des utopies métropolitaines et capitalistes ?

C'est l'exposition d'un drame qui introduit ce temps court, exposition que deux photographies mettent en image - et polarisent. Un photoreportage en Australie datant de 2019 pour le *Times* d'Adam Ferguson présente d'un côté du spectre un charnier, fosse profonde où les carcasses de dizaines de moutons s'accumulent suite à une vague de chaleur¹. Premier aspect létal des horizons du vivant aujourd'hui : « Parler du vivant aujourd'hui, c'est d'abord parler de la mort ». Actuellement se déroule la sixième extinction, qui est mille fois à dix mille fois plus rapide que celle des dinosaures. Les raisons principales de cette extinction sont : la destruction des habitats, la

¹ Le dossier du Times est disponible ici : <https://time.com/longform/australia-drought-photos/>

pollution, la surexploitation de la nature, l'invasion biologique et le changement climatique. Par exemple, depuis 1890, 30 % des oiseaux communs ont disparu. Jusqu'à 80 % des insectes volants ont disparu, en fonction des lieux mesurés.



De l'autre côté du spectre, on voit sur la seconde photographie un berger australien, versant humain de la première photo, assis dans un coin de son salon, grimaçant d'angoisse : la météo sur sa télévision semble en exprimer la cause.



Cette photographie replace l'humain vivant parmi les vivants. Elle souligne la misère humaine que la mort du vivant produit par ricochet. La question de la mort du vivant est ainsi le grand enjeu du siècle. Face à ce constat, *« on est tous pris dans notre écoanxiété. Or il faut redonner une perception critique. Comment est-ce qu'on construit quelque chose qui n'engendre pas de la colère ou du désespoir mais quelque chose qui nous arme ? »* (Raphaël Lhomme).

Selon Chris Younès, nous faisons tous et toutes le constat de la vulnérabilité du vivant. Il s'agit de proposer une bifurcation, de prendre un chemin autre que celui qui a provoqué l'épuisement de nos ressources, de se détourner de la conviction que l'homme est le maître du monde. *« C'est parce qu'on est communément vulnérable qu'on va trouver de nouvelles manières d'habiter la terre »*. La voie à suivre est pour elle celle du ressourcement : ressourcement du vivant, d'abord, au sens de régénération ; puis des humains en leurs seins, destitués de leur position dominante. Il y a eu une série d'évolutions des discours, une concomitance de récits qui ont concouru à nous faire percevoir autrement ce rapport au monde. D'abord le récit scientifique, par les écosystèmes, a mis en avant les interdépendances de l'humain avec le vivant. Cependant, ce récit a pendant longtemps tenu comme une évidence les dualismes entre nature et culture, entre la vie et l'artefact. Le travail des écoféministes ensuite, a permis d'opposer un refus à ce dualisme. Starhawk, par exemple, pose la question du milieu, par un ensemble intergénérationnel et interclasse d'humains. De plus, les écoféministes ont introduit l'idée d'une maltraitance de la nature similaire à la maltraitance de l'homme sur la femme. Aujourd'hui, notre quête est celle d'une volonté de faire autrement et de vivre mieux face au Tanathocène, c'est-à-dire la culture de la mort qui oublie la communauté vivante.

Pour répondre à cette quête se constitue alors centralement la question du *care*, du prendre soin comme une façon de réparer mais aussi de savoir hériter, une manière de faire où on part de ce qui est déjà là. Cette posture développée par Joan Tronto évoque un nouvel ethos, celui d'un être humain dans sa puissance d'être, dans son vouloir vivre avec les autres. Faire communauté biopolitique, c'est donc développer les subjectivités, les capacités à s'émouvoir, à développer l'affectif. Cette boussole éco-sophique, pour reprendre le concept du philosophe Félix Guattari, renvoie à l'attention à l'autre, à l'écoute. Être attentif aux autres devient une forme de vie, une sagesse commune. « *On a en commun quand on est vivant, d'être de passage. Notre héritage n'est pas figé. Cette idée est une source de joie qui peut nous contenter profondément. On est porté par la vie* ». Comme l'explique Alfred North Whitehead, « l'enjoieiment » renvoie à une jouissance d'être, d'exister en faisant le moins de mal possible au vivant.

Raphaël cite alors pour finir l'IPBES, la plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques, qui donne des exemples de communautés humaines en mesure d'être en harmonie avec l'environnement, notamment les communautés autochtones. Cette plateforme met en avant cinq voies pour soigner le vivant :

- 1) protéger et restaurer,
- 2) diminuer les impacts,
- 3) diminuer les pressions,
- 4) réorganiser l'économie et les systèmes de production,
- 5) transiter vers des villes durables.

Mais finalement, en se limitant à ce type d'actions, l'IPBES dénie les intrications homme/environnement en demandant d'une main de limiter ce qui est constitutif de la société capitaliste (invitant benoitement à « se débarrasser de la vision dominatrice de l'humain »), quand de l'autre il faudrait croire dans les villes vertes, et surtout ne pas toucher aux rapports de forces bien capitalistes qui s'y déploient principalement. Ainsi, fort de la connaissance de ce gap, quelle pratique permettrait d'être moins dominant sur la nature ?



Une troisième voie à explorer serait celle d'une communion nouvelle à anticiper sous la forme de biorégions. La biorégion peut se concevoir comme un territoire de vie, définie par ses formes de vie, son biotope qui n'est pas institué par les dogmes des humains. L'hypothèse biorégionale voudrait ainsi transférer le pouvoir au vivant. Charge à elle désormais d'occuper l'espace défini par l'IPBES mais en prenant en charge en supplément la construction de collectivités humaines

signifiantes, de vécus communs, du langage et ses habitants, de ses emblèmes, d'une culture vernaculaire commune, et peut-être même quelques rites en lien avec le vivant.



Issue des captations vidéos de Fabian Lévêque